

LA POSTICHE DE BASILE...

L'autre soir dans un caboulot du boulevard de Strasbourg, les Agglomérés de Paris s'étaient donnés rendez-vous autour d'un saladier de vin chaud. Comme ils ne sont pas des mille et des cents, le saladier n'était guère plus grand qu'un plat à barbe.

Outre le vin chaud, il s'agissait pour les types de s'appuyer une grande postiche que devait débagouliner Guesde (Basile de son vrai nom). Le birbe étant le grand pontife des socialos à la manque, c'est dire que dans son pallas y en a pour tous les goûts.

C'est kif-kif les arlequins des Halles; pour un pétard on pique la fourchette dans le plat: les bidards amènent une cuisse de poulet, d'autres un bout de bidoche ou de cervelas, parfois on ne décroche qu'une carotte. Avec Guesde les carottes dominent, nom de dieu.

Pourtant, comme je ne suis pas grincheux au point de foutre des crocs-en-jambe à la vérité, il n'y pas besoin de me prier pour reconnaître qu'il y a du bon dans la postiche de Guesde. C'est quand il dit qu'il y a mèche d'écheniller la Société de tous les exploiteurs, de manière qu'il n'y ait plus sur la grosse boule qu'une grande famille humaine vivant en frangins, sans aryas d'aucune sorte, chacun étant plus heureux qu'un coq en pâte.

Ça c'est bien, foutre: un bon point à Guesde! Mais pourquoi se donner à peine le temps de souffler pour débiter ensuite des bourdes et des salopises?

C'est-y que les chouettes choses que le bougre a dégoisées étaient comme qui dirait de la confiture autour d'une pilule?

Eh oui, mille dieux, on pourrait croire que si le gas a jacté quelques chouettes idées, ça n'était que pour mieux faire avaler ses couleuvres de la fin.

Primo, il avoue que toute la Révolution doit se borner à un *changement de classe au gouvernement*.

Au lieu d'être sous la coupe d'avocats, de banquiers ou de patrons, on sera dirigé par des bistrots ou d'anciens ouvriers.

Mince de changement, nom de dieu!

Pour ce qui est de bibi, j'en ai plein le cul de déblayer un gouvernement pour en coller un autre à sa place.

Soupé de «*l'ôte-toi de là que je m'y mette!*». Heureusement, Guesde afin de nous avertir que pour ce *changement de gouvernement* y aura pas besoin d'un coup de torchon. Merci! Il manquerait plus que faire ça, qu'on aille se faire casser la figure, histoire d'envoyer Guesde remplacer Sa Jean-Foutrerie de Carnot à l'Élysée.

Non, les collectos ne tablent sur la violence pour arriver au pouvoir, le suffrage universel leur suffit.

Basile ne barguigne pas là-dessus: son Parti ne veut rien savoir de la violence, à preuve c'est que, «*depuis sa formation en parti politique, il n'a jamais eu recours à d'autre arme que le bulletin de vote*».

Tonnerre de Brest, voilà un aveu bon à retenir! Jusqu'ici les socialos à la manque n'avaient pas le nerf d'user d'autres armes que des torche-culs électoraux, - toutefois, ils n'avaient pas le toupet de l'avouer.

Pour le bouquet, Guesde déclare que le seul parti patriotard c'est le sien. Les prolos de Roubaix, entre autres, vont y trouver un sacré cheveu!

Quèque ça fout! Leur grand pontife est un politicard: s'étant aperçu que Paul des Roulettes est allé planter des choux, l'idée lui est venue de faire des mamours à la *Ligue des patrouillotes*.

Ainsi, voilà qu'est franc et carré, il vient à l'appui de mon flanche de la semaine dernière où je disais que les socialos à la manque ne sont que des autoritaires, des gouvernementaux, ... tout ce qu'on voudra excepté des socialos francs du collier!

Par exemple, je voudrais bien savoir ce que pense mōssieu Guesde, de la tartine que je vais coller ci dessous. Elle a paru le 14 juillet 1878, dans un numéro de *l'Égalité* (n°33 - 2^{ème} année).

A l'époque, l' *Égalité* était un canard qui avait pour principau rédacteur Jules Guesde, Lafargue et autres matadors pisso-froid. On y faisait moins de mamours au suffrage universel, mais on s'y occupait davantage de la *Révolution sociale*.

Voici la tartine en question:

UN LEURRE

Ce que nous pensons du suffrage universel en matière d'émancipation économique ou sociale, on le sait.

Loin d'avancer les affaires de la classe ouvrière, d'aplanir les voies au Quatrième état, il n'a servi, dans les conditions où il fonctionne depuis trente ans, et il ne pouvait servir qu'à l'ennemi, à la caste dirigeant, dont il a consolidé la domination:

1- En divisant les prolétaires jusqu'alors réunis, soudés pour ainsi dire les uns aux autres par leur exclusion même de toute action gouvernementale, et en les entraînant à se battre entre-eux «pour le choix de leurs maîtres politiques»;

2- En les leurrant de l'espoir mensonger d'un affranchissement graduel, pacifique, l'égal, sortant des urnes qu'ils peuvent bien de bulletins, mais dont la bourgeoisie est doublement maîtresse par ses capitaux et son instruction;

3- En donnant une apparence de légitimité à un état de choses qui n'était et ne pouvait être jusqu'alors que le produit, l'expression de la force, et, comme tel, toujours découvert contre la force...

On leur avait dit (aux travailleurs) et ils se sont laissés persuader qu'avec la barrière qui les tenait éloignés des urnes, tombait la dernière pierre de leur longue prison politique et économique, que "c'est eux qui sont les princes", les souverains, les dirigeants, pour employer l'énergique expression de Mme Flocon en 1848, et qu'ils feraient eux-mêmes leurs destinées et il se trouve que depuis des années et .des années qu'il existe, le suffrage universel n'a rien changé, non seulement dans les lois, mais dans le personnel gouvernemental recruté aujourd'hui dans la même couche sociale, composé des mêmes personnes que sous la monarchie de juillet, c'est-à-dire que les travailleurs pour tant électeurs qu'ils sont devenus, sont aussi dirigés, aussi sujets que par le passé, et sujets, qui-pis est, de la même oligarchie capitaliste et propriétaire.

On leur avait dit et ils s'étaient laissés persuader qu'à l'aide de leur bulletin de vote, mieux, plus sûrement et à moins de frais qu'avec le vieux fusil du 14 juillet, du 10 août, de Saint-Merry, etc..., ils s'empareraient du pouvoir désormais échu au nombre et que, maîtres de ce pouvoir, il leur serait possible, facile de refaire légalement, parlementairement, au bénéfice de tous, un ordre social qui ne profite présentement qu'à quelques-uns; et voilà qu'après une élection présidentielle, deux plébiscites, huit élections générales législatives, le pouvoir est resté dans les mêmes mains censitaires qui le détenaient en 1830.

Impôts, crédits, services publics, devaient être réorganisés à l'image et à l'usage des prolétaires, par les prolétaires; devenus majorité dans les assemblées nationales, comme ils sont majorité dans la nation; et, au lieu de cela, on est réduit à "compter les membres appartenant aux nouvelles couches sociales qui sont arrivés dans nos parlements", et qui n'y sont arrivés, faut-il ajouter, que pour renier ces nouvelles couches, les sacrifier à l'ancienne.

De pareils résultats suffisent à juger une institution; et - encore une fois - si, mis aussi brutalement en présence de la mystification dont ils sont le jouet, les nouveaux serfs du capital ne reconnaissent pas leur erreur et persistent à attendre leur salut de ce qu'ils appellent l'arme pacifique et toute puissante du vote, et de ce qui n'est, en réalité, qu'un joujou de nouvel an, la tranquillité des bourgeois, l'amusement des travailleurs, ils ne pourraient s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur misère prolongée».

Ouf, nom d'une pipe, c'est bougrement dur à lire: la rédaction aurait été bien avisée en payant un démêloir à ses lecteurs.

Quel est l'auteur? C'est pas signé, mais ces phrases longues d'un kilomètre ont tout l'air d'avoir été dévidées par Guesde.

.Toujours est-il que c'était son idée, de même que celle de Lafargue...

N'importe, les camaros, ça vaut la lecture: c'est aussi catégorique contre le suffrage universel que la pastiche débitée par Guesde l'autre jour est catégorique en faveur du vote.

Dame, en quinze ans on fait du chemin! On a le temps de retourner sa veste plus d'une fois.

Qu'on change d'opinion, c'est pas défendu, nom de dieu!

Seulement si le changement d'opinion a pour cause une idée d'ambition, - on est un sale pogno-niste.

Or, c'est le cas de Guesde, mille dieux!

Émile POUGET,
